

STALINE EST-IL MAÎTRE CHEZ LUI?...

Staline passe pour un homme de bon sens, et beaucoup de gens s'accordent à penser qu'il évitera les fautes commises par Hitler.

Reste à savoir si Hitler lui-même s'était lancé de gaîté de cœur dans les folles aventures d'après 1940, ou si les conquêtes indéfinies qui ont tellement affaibli ses réserves et allongé ses lignes de communication lui ont été imposées par force majeure.

A cette dernière question, il semble aujourd'hui nécessaire de répondre par l'affirmative. L'économie de guerre édifiée par le *Troisième Reich* a commandé sa politique et par suite sa stratégie, au grand déplaisir de l'état-major allemand et du chancelier lui-même, pris dans l'engrenage de leur propre appareil de puissance.

Deux alternatives s'offrent, en théorie, à un État vainqueur.

Pratiquer l'apaisement, le retour aux production du temps de paix, la détente des grands ressorts du pouvoir, la jouissance bourgeoise et ses conséquences.

Ou bien - la guerre totale nourrissant la guerre - poursuivre l'extension à de nouveaux domaines de l'invasion, du pillage, de la servitude - de l'inquiétude et de la révolte aussi - jusqu'à ce que toute puissance étrangère soit brisée; puis compléter la polarisation du monde autour de la nation conquérante (ses antipodes étant transformées en déserts, ses voisins immédiats en territoires annexes, et les pays plus lointains en glacis purement agricoles, peuplés d'esclaves clairsemés et incapables de se relever). Cette politique qui ne compte que sur la force de résistance des États, mais non des peuples, constitue une impasse à laquelle se sont heurtés tous les *Picarolets* de l'histoire — toute action poursuivie hors des limites que lui assigne son élan premier entraînant nécessairement une réaction de sens inverse.

C'est pourtant dans la folle équipée de l'Empire du monde que s'est engagée l'Allemagne victorieuse, et l'on sait ce qui en est advenu. Hitler, en réalité, fut le prisonnier des forces de classes qu'il avait créées, en transformant une nation entière en une caste de guerriers modernes - en faisant de l'Allemagne, naguère autarcique, une puissance dont la guerre était devenue l'industrie de base.

Un Führer devenu généralissime est tout puissant, sauf contre sa propre victoire. Il peut tout faire, sauf licencier l'armée industrielle et militaire de l'énorme bureaucratie de guerre, vivant de la guerre et de l'exploitation des pays conquis. Car cette armée, si elle cessait de s'armer, de dévorer la substance des peuples, dévorerait sa propre substance: les moyens déterminent la fin; qui préfère la production de l'acier au beurre, doit nécessairement se servir de l'acier pour aller, toujours plus loin, voler le beurre d'autrui. Le Führer qui a déclenché cette sorcellerie ne peut plus l'arrêter. Il a droit de vie et de mort sur des millions, des centaines de millions d'hommes - mais il n'a plus le droit d'arrêter le mécanisme qui fait vivre, qui fait exister les cadres mêmes du système qu'il a créé.

Il en est de même de Staline.

Le «*Père des Peuples*» peut sans doute faire exécuter, si bon lui semble autant de maréchaux, de directeurs de trusts, de commissaires du plan et d'ingénieurs, d'HOMMES qu'il lui plaira. Il sera acclamé avec ferveur par tous les sous-maréchaux, sous-directeurs, sous-commissaires et sous-ingénieurs avides d'avancement. Et le peuple chantera des *TE DEUM*, dans un sentiment d'obscuré revanche, comme lorsque le tsar Ivan faisait périr ses ministres.

Mais ce que Staline ne peut pas faire, c'est de renvoyer dans leurs kolkhozes ou leurs isbas d'origine,

une fois pour toutes, les grands et petits parasites de la production et de l'utilisation des armements, qui constituent quatre-vingt pour cent des forces sociales sur lesquelles il s'appuie - et qui l'ont délégué à la défense de leurs INTÉRÊTS DE CLASSE.

C'est pourquoi il est impossible que Staline renonce au plan d'industrialisation portant sur les fabrications lourdes, fabrications essentiellement destinées aux armements, et sacrifiant - une fois de plus - les besoins de la consommation intérieure.

La logique du système veut qu'il y ait des queues aux magasins de vivres, pour qu'il y ait des flics pour surveiller cet ensemble.

La logique du système veut que l'U.R.S.S. terre immense où il y aurait place au soleil et pain à table pour deux ou trois cents millions d'humains - soit convertie en une caserne industrielle dont le personnel attendra pour manger à sa faim le signal d'une nouvelle ruée sur le monde «occidental».

La logique du système obligeait Staline à RASSURER son appareil technocratique et militaire en proclamant le 9 février que «*la guerre était inévitable entre l'U.R.S.S. et les États bourgeois*».

Le peuple russe continuera à marcher nu-pieds, à manger du pain sec et à préparer la guerre.

A moins que sa patience ne se lasse.
